

---

## Aldo A. SETTIA, *Castelli medievali*

Hervé Mouillebouche

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/1659>

DOI : 10.4000/ccm.1659

ISSN : 2119-1026

### Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2019

Pagination : 108-110

ISBN : 978-2-9525181-9-2

ISSN : 0007-9731

### Référence électronique

Hervé Mouillebouche, « Aldo A. SETTIA, *Castelli medievali* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 245 | 2019, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/1659> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.1659>

---



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Aldo A. SETTIA, *Castelli medievali*, Bologne, Il Mulino (Universale paperbacks il Mulino, 717), 2017.

Le petit livre d'Aldo Settia sur les « châteaux médiévaux » est le 717<sup>e</sup> de la collection « Universale paperbacks il Mulino », sorte de *Que sais-je ?* à l'italienne, qui fait le point sur une question en 164 p. Il ne s'agit donc ni d'un essai, ni d'un travail de recherche, mais d'une synthèse encyclopédique, écrite par un spécialiste et conditionnée par les normes de la collection : pas de note d'érudition (mais une courte bibliographie par chapitre), deux index, et surtout aucune illustration, ce qui relève de la gageure, dans un ouvrage qui prétend s'appuyer sur les apports de l'archéologie.

Le livre est découpé en dix-sept chapitres chronologiques et thématiques, retraçant l'histoire du « château » de l'Antiquité romaine au xv<sup>e</sup> s. Le propos et la bibliographie sont surtout centrés sur la plaine du Po, avec de courtes incursions comparatives qui s'élancent hardiment jusqu'en Toscane. L'a., qui a enseigné l'histoire médiévale à l'université de Pavie, s'est illustré par une thèse déjà un peu ancienne publiée en 1984 sur le peuplement et l'*incastellamento* de la plaine padane du ix<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> s. Il a signé ensuite plusieurs ouvrages sur « peuplements et châteaux » et sur la guerre au Moyen Âge. Assurément, il s'agit plutôt d'un historien des textes que d'un archéologue ou un historien de l'architecture, et il parvient avec une facilité admirable à se passer tant d'une illustration technique que des datations physiques (<sup>14</sup>C et dendrochronologie) qui ont pourtant bouleversé la castellologie européenne depuis une vingtaine d'années. Le but de l'a., exprimé dans son introduction, est de dépoussiérer l'image archétypale du château néogothique voire de Walt Disney, en montrant que le château n'est pas univoque, mais qu'il a évolué au cours de l'histoire. En centrant son propos sur l'*incastellamento* du x<sup>e</sup> s., c'est-à-dire sur les villages fortifiés de hauteur, l'a. prend résolument à contre-pied l'image traditionnelle du « château ». Mais ce

parti-pris iconoclaste, qui arrête le Moyen Âge au XII<sup>e</sup> s. ne livre pas forcément une image juste et équilibrée de la richesse du phénomène castral.

Le premier chapitre « *castrum* et *castellum* » présente une réflexion fort bien venue sur le sens de ces mots et leur évolution. Si l'on sait qu'un *castrum* est un morceau de terre et un *castellum* un petit château, on oublie souvent que les deux termes sont rapidement devenus interchangeables et qu'ils n'ont pas toujours un sens militaire et défensif. L'a. souligne bien que le mot *castrum* peut désigner un village, perché ou non, voire un territoire, et que la trop rapide réduction de ce mot à son sens contemporain de « château » a conduit nombre d'auteurs à surévaluer l'importance de la fortification antique et alto-médiévale. La réflexion est précieuse, mais l'a., hélas, l'oublie rapidement. Dès le deuxième chapitre en effet, il se livre à une étourdissante exégèse de tous les textes tardo-antiques parlant de *castrum* dans l'Italie du nord. Si sa vision des barbares déferlant sur un paisible empire en 406 a quelque chose de délicieusement suranné, on ne le suivra pas sans réserve quand il fait de l'édification des *castra* urbains une réponse défensive à la menace « barbare » ou quand il rattache à cette époque toutes les enceintes de terre non datées, qui ne peuvent avoir été élevées que par peur des Vandales... On le suit plus volontiers dans la mise en place des fortins byzantins à l'époque justinienne, et on l'approuve, au moins d'un point de vue méthodologique, quand il conclut qu'on ne peut pas complètement extrapoler la carte de cette « première génération » de celle du Moyen Âge tardif, quand le château s'était diffusé « dans presque tous les villages ».

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> chap. (l'époque de l'*incastellamento* ; Fondateurs, détenteurs et seigneurs) s'appuient également sur une vision traditionnelle, pour ne pas dire romantique, des invasions hongroise, sarrasine et viking, qui seraient à elles seules responsables de la mise en défense des populations. Accordant foi à toutes les chroniques ecclésiastiques sans jamais soupçonner d'éventuelles reconstructions mémorielles, il conclut que les enceintes des monastères sont antérieures aux invasions, et qu'elles répondaient donc à des troubles intérieurs. L'*incastellamento*, comme phénomène de regroupement de populations rurales autour d'un *castrum* commence dans le nord de l'Italie au début du X<sup>e</sup> s., puis se répand vers le sud, qu'il atteigne vers l'an Mil. L'a. admet que le phénomène ne suit pas forcément la progression de l'insécurité, mais qu'il est aussi une réponse à une croissance démographique et économique. Les fondateurs de châteaux sont plutôt des ecclésiastiques dans le nord de l'Italie, plutôt des laïcs en Toscane.

Le *districtus* du *castellum*, c'est-à-dire son droit de justice sur les hommes, est souvent issu du démembrement d'une *curtis* et ne s'attache à la nouvelle enceinte fortifiée qu'à la fin du X<sup>e</sup> s.

Le cinquième chapitre s'intéresse aux types de sites occupés : *rocca* de sommets, forteresses entourées d'eau, églises fortifiées, et le sixième « Le temps du fossé et de la palissade » à la mise en défense artificielle. Grâce au 40<sup>e</sup> volume d'*Archeologia medievale* sur les fortifications de terre, l'a. s'éloigne alors un peu de la plaine du Po, avec un développement assez inattendu sur l'usage des clôtures (*toninus*) en Europe, puis un exposé plus convenu sur les mottes, toujours couronnées de leur indispensable tour de bois.

Le chap. 7 évoque, par de nombreux ex., le lent passage du château de bois au château de pierre. Au X<sup>e</sup> s., d'après les textes, 30 % des châteaux de la plaine padane sont bâtis en pierre. Cette proportion passe à 40 % au siècle suivant, tandis que dans le *Latium* de Pierre Toubert, la pierre domine largement dès la seconde moitié du X<sup>e</sup> s. L'a. dénonce la thèse selon laquelle la pierre représenterait un matériau d'ostentation symbolique pour les élites. Il pense plutôt que cette « litisation » est le résultat d'une recherche de l'efficacité défensive. Le passage au château de pierre s'accompagne également d'un renforcement du pouvoir castral et seigneurial et d'une multiplication des tours, sans doute sous l'influence d'une culture urbaine (chap. 8). Le 9<sup>e</sup> chapitre, « habiter le château », se concentre sur l'habitat paysan regroupé dans les enceintes collectives, habitat qui se différencie à peine de celui de l'officier châtelain, représentant du seigneur.

Les innovations du XII<sup>e</sup> s. (chap. 10) ne sont pas un emprunt à l'Orient, mais, d'après l'a., une réaction à un progrès de la science poliorcétique. Le nombre de fossés augmente, les constructions de pierre se multiplient, et l'appareil réglé puis à bossage (*opus novus*) issu de carrières et non plus de récupération, remplace l'*opus spicatum*. Mais les ouvrages de bois sont toujours érigés grâce à la corvée. C'est à cette époque que se multiplient également dans les textes les mentions de constructions de « donjons », c'est-à-dire d'un habitat noble à l'intérieur de l'enceinte castrale. En effet, le donjon ne se réduit pas à la tour maîtresse, mais contient au moins le « palais » et la chapelle. L'a. attribue la dénomination de « palais castral » à tous les logis seigneuriaux des donjons ; une étude plus fine du vocabulaire aurait donné plus de poids à sa démonstration, selon laquelle ce logis seigneurial serait un héritage des palais impériaux et royaux, dont il reprend notamment souvent la double tour. Au XII<sup>e</sup> s., la tour maîtresse du donjon

(chap. 13) a surtout un rôle de défense passive, même si ses défenseurs sont souvent amenés à se rendre, notamment en cas de siège. Les plus grosses tours ont un rôle symbolique évident. Mais elles peuvent être habitables, au moins comme refuge, quand elles sont munies de latrines et de cheminées. Au début du XIII<sup>e</sup> s. apparaissent les grosses tours rondes, inspirées des tours philippiennes françaises. Elles ne sont pas forcément militairement plus efficaces, mais cette forme évoque la romanité, tout comme le plan octogonal du Castel del Monte de Frédéric II.

À la même époque, la baisse de l'insécurité permet aux paysans de quitter les *castelli* de peuplement. Ces enceintes continuent néanmoins d'être entretenues pour servir de forteresses refuges, ou pour y entreposer des biens : ce sont les *castelli deposita*, ou châteaux dépôts (chap. 14). L'a. cite de nombreux cas de *castelli* construits en Italie du nord dans le seul but d'entreposer les surplus agricoles dans des *caneve* sécurisés et surveillés. Cette institution, l'une des plus originales d'Italie, disparaît avec le retour de la guerre au XIV<sup>e</sup> s., et le château redevient un *ricetto* : une enceinte refuge pour les villageois.

Le château entretient des relations contrastées avec la ville (chap. 15). Dans l'Antiquité tardive, le *castrum vetus* est une enceinte refuge aménagée à l'intérieur de la ville, parfois sur un rocher, parfois dans des arènes ou dans une porte de la ville, puis il reste le siège du pouvoir à l'époque carolingienne. L'a. évoque ensuite le *novo impulso poleogenetico* des bourgs castraux (notamment dans la plaine padane), puis la multiplication des châteaux urbains construits pour contrôler les villes (cette fois-ci dans l'Italie méridionale de Frédéric II). Les « citadelles » construites pour briser les vellétés d'indépendance urbaine connaissent une première fortune au XIV<sup>e</sup> s., régressent au XV<sup>e</sup> s., et reviennent en force dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> s.

L'a. est assez convaincant quand il démontre que les fameuses tours urbaines italiennes n'ont pas été construites par des seigneurs ruraux s'installant en ville, mais par une élite urbaine civile autochtone, en quête de reconnaissance sociale (chap. 16). Ces tours apparaissent dans les grandes villes dès le

XI<sup>e</sup> s. et se répandent dans les petits bourgs, comme le fameux San Gimignano, au XII<sup>e</sup> s. Si quelques chroniqueurs les présentent comme des lieux de conflits, leur valeur militaire est souvent quasi nulle, et leur étroitesse les rend inhabitables. À la fin du XIII<sup>e</sup> s., elles semblent se multiplier dans les campagnes, où elles se confondent avec le phénomène des maisons fortes. Tours rurales et maisons fortes, souvent élevées par des propriétaires de tours urbaines, sont avant tout des centres d'exploitation agricole. Mais elles ont néanmoins une certaine capacité défensive : pour preuve le diplôme de Frédéric II qui prétend que leur construction se fait au détriment de la juridiction publique.

Le dernier chapitre (17) avale en 8 p. l'évolution technique du château du XIII<sup>e</sup> s. au XVII<sup>e</sup> s., et conclut de manière péremptoire que l'artillerie, donnant la supériorité à l'attaque sur la défense, a permis le triomphe de l'État sur la féodalité. L'a. exagère quelque peu en affirmant qu'on n'a plus construit de « château forts » après le XV<sup>e</sup> s. Comme de nombreux historiens, il refuse de voir que les châteaux n'ont jamais été aussi nombreux et utiles que pendant les guerres civiles du XVI<sup>e</sup> s., et qu'on se fortifie encore beaucoup au XVII<sup>e</sup> s.

Au final, le petit livre d'A. Settia, très inspiré de sa thèse de 1984, ne renouvelle pas en profondeur les connaissances de la castellologie européenne. Il peine même à donner une vision équilibrée du phénomène castral dans la seule péninsule italienne et le lecteur se sentirait moins frustré si l'éditeur avait choisi un titre plus adapté, tel que *Les enceintes rurales du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle dans la plaine du Po*. En privilégiant les sources écrites et l'étude des monuments sans vestige, l'a. s'affranchit à bon compte de l'absence d'illustration et réalise pleinement son projet de présenter des « châteaux médiévaux » exempts de toute imagerie romantique.

Hervé MOUILLEBOUCHE.  
UMR 6298 – ARTeHiS  
Université de Bourgogne